

À la loupe

Pierre Morency, *Lumière des oiseaux*, Montréal, Boréal, 1992,
331 pages.

Suzanne Robert

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, S. (1993). Review of [À la loupe / Pierre Morency, *Lumière des oiseaux*, Montréal, Boréal, 1992, 331 pages.] *Liberté*, 35(1), 203–210.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

SUZANNE ROBERT

À LA LOUPE

Pierre Morency, *Lumière des oiseaux*, Montréal, Boréal, 1992, 331 pages.

Ici, il faut baisser les yeux, regarder où l'on marche, apprivoiser l'élémentaire. Il faut se rappeler, dans ce lieu, que chaque pas que l'on fait bouleverse des mondes.
(p. 156)

Rocher Rouge
Décembre 1992

Il valait mieux attendre que passe l'automne et que vienne l'hiver pour reprendre ma loupe et observer ma déception là où je l'avais laissée, l'été dernier, quand je lisais ce livre dans l'escalier de la falaise ou bien dans la maison, près de la fenêtre où la mangeoire attire les plus beaux oiseaux venus de la «forêt de la Couronne». Maintenant, avec le calme des neiges, le moment me semble venu d'affronter cette vague déception ressentie devant *Lumière des oiseaux*. On a probablement publié le livre beaucoup trop tôt, trop rapidement, et je l'ai peut-être lu avec trop de hâte, l'été dernier... Je parle de déception; et pourtant, quand j'en revois un à un les chapitres, je retrouve quelque peu, ici et là, de cette grande émotion

que m'avait causée *L'œil américain*¹. Alors, où donc me laisse insensible et parfois même agacée, ce traité d'histoire naturelle dont j'attendais tant et qui me semble manquer de consistance, d'ampleur, d'indépendance d'esprit?

Après quelques relectures, je crois avoir enfin découvert l'objet de ma désaffection: le *ton*. Quelque chose dans le ton du livre le départit grandement de sa valeur esthétique et philosophique; non pas qu'il y ait ici absence de beauté et de méditation, bien au contraire, mais le ton tient à la fois de la modestie trop appuyée, excessive, versant parfois dans le piège de la complaisance obséquieuse, et tient aussi d'une sorte de pédagogie infantine. Cette dernière transparaît déjà clairement dès le troisième chapitre, intitulé «L'homme qui regarde la mer». Il s'agit de l'histoire d'un écrivain dont la compagne, après un amerrissage réussi en hydravion près de leur chalet, apporte à l'homme le livre fraîchement publié dont il est l'auteur et dont ses filles jumelles veulent l'entendre lire quelques passages; le contexte offre peu d'intérêt, les histoires lues «font joli» et les phrases intentionnellement charmantes laissent indifférent, telle celle-ci: «Mais les livres sont des oiseaux, ma chérie. Quand ils sont bons, ils nous prennent et nous font voler dans notre tête²»...

(Ce chapitre m'agace d'autant plus qu'il y est question, au début, d'un hydravion. Ah! L'aviation! Ce drame actuel du Rocher Rouge coincé entre le terrain d'atterrissage et le lac devenu piste d'amerrissage. Le «sport aéronautique» est à la mode ces années-ci, malgré la récession, et il y a des jours — fort nombreux — où le bruit des décollages, des vols en rase-mottes et des atterrissages amorcés au-dessus de la maison vous porte à

1. Boréal, 1989.

2. *Ibid.*, p. 35.

croire que vous habitez l'aérogare de Mirabel. Depuis les progrès du «tourisme aérien» dans la région, progrès qui font la fierté de notre maire, les aigles pêcheurs ont déserté le marais du Rocher Rouge, et les canards aussi; rarement y entend-on aujourd'hui l'étrange chant du butor, et la présence jadis constante des hérons est devenue sporadique. Un jour, j'ai même vu s'enfuir vers moi — phénomène tout à fait normal — un grand pic affolé par le bruit assourdissant d'un bimoteur qui, infatué de sa propre puissance, allait pratiquement nous effleurer la tête en décollant, sans égard pour rien ni personne. Et l'été dernier, alors que nous avironnions en silence dans notre canot muet sur le lac immobile, un hydravion jaune et blanc qui roulait sur l'onde avec fracas arriva tout près de nous et le pilote, dont je n'ai jamais oublié le visage (qu'il se le tienne pour dit!), nous lança, en colère, un tonitruant «Tasse-toé!» bien sonnante. Mais que sommes-nous, nous, lents canotiers paisibles, et que sont les oiseaux de plumes en regard de ces «sportifs» rentables! Tout comme monsieur Claude Béland, célèbre et lointain voisin du lac, nous luttons contre les insupportables vrombissements mais, au même titre que lui, nous ne sommes que des «résidents secondaires» auxquels notre maire reconnaît bien peu de poids, politique s'entend, seul critère valable pour défendre un point de vue. De toute façon, c'en est bel et bien fini de ces grands balbuzards pêchant dans l'eau vibrante du marais de juin, ces beaux oiseaux qui, il y a à peine deux étés, rendaient encore précieuse et sauvage cette terre septentrionale maintenant transformée en une petite capitale nordique du bruit.)

... Le ton quelque peu enfantin de plusieurs passages de *Lumière des oiseaux* reste difficile à illustrer, il s'imisce presque partout, mais de façon diffuse; ou plutôt, il constitue une sorte d'angle de vision. L'oiseau apparaît fréquemment comme partie intégrante de la magie de

l'enfance ou comme objet d'émerveillement candide. Cet angle de vision se dévoile clairement avec, par exemple, l'apparition de Clarinette, charmante petite fille qui traverse le texte. Elle ne dit pas «oiseau de proie», mais bien «oiseau de croix» (p. 209); «Il a fait sauter mon cœur», lance-t-elle à propos d'un busard (p. 210). Tout le chapitre intitulé «Le tueur et l'enfant» semble tiré d'un livre pour jeune âge. «Puisque nous parlons de proies et d'oiseaux de proie, tu es sans doute désireuse de connaître par le détail le menu des chasseurs ailés» (p. 217), demande l'auteur à Clarinette, et voilà que le poète-naturaliste se double d'un professeur pour petits. Le chapitre s'achève sur un joli mot de l'enfant: «Moi, il me fait rêver que je veux plus avoir peur» (p. 221). Bon. Peut-être aurait-il fallu mettre Pierre Morency sur la piste de ces variations brutales des niveaux d'écriture en lui signalant la présence, indésirable ici, de ce ton enfantin dans une œuvre d'un tel calibre. Il n'est certes pas défendu ou inconvenant de citer un mot d'enfant; cependant, si celui-ci influence largement le ton, il déséquilibre alors les paliers d'écriture; il faudrait plutôt chercher à l'intégrer au texte d'une autre manière, ou bien plus brièvement. Les accents pédagogiques qui ponctuent le livre ont surtout l'apparence de monologues intérieurs, d'auto-guidage moral ou spirituel, tel le discours édifiant de cette présence impalpable que l'auteur nomme Dachou et à qui il fait dire, entre autres sentences: «Tu as devant toi une des merveilles du monde sensible. Seras-tu assez simple pour en admirer la complexité?» (p. 65). L'auteur lui-même juge les paroles de Dachou «un peu sentencieuses» (p. 63). On se demande à quoi sert d'avoir créé ce mystérieux personnage et, surtout, quelle est la nature de son apport au texte. Le même souci de pédagogie morale se retrouve, entre autres exemples, à la page 182: «Si tu regardes bien, tu reçois. Il (l'oiseau) entre en toi et te passe un peu de son être. Tu deviens allergique aux

mensonges, à la soif des possessions, aux grilles, aux cages, à l'inoccupation du corps et de l'esprit (...).

Quant à ce que je qualifiais exagérément — je l'avoue, mais je fais ici un travail de loupe — de «ton de complaisance obséquieuse», j'entends par cette expression démesurée le souci apparent de l'auteur de ne blesser ni offusquer personne, de paraître toujours justifier et nuancer ce qu'il avance en s'excusant, un peu comme ces Asiatiques timides et trop courtois qu'on rencontre dans les portraits en charge et les caricatures. Ce ton de délicatesse extrême se montre particulièrement présent dans les passages relatifs à la chasse, et plus spécifiquement dans le chapitre intitulé «Gouverneur des canards». Qu'un ornithologue, écrivain de surcroît, soit opposé à la chasse, on s'y serait attendu; mais qu'il adopte une position aussi obscure, imprécise et oscillante désarçonne quelque peu. Car, que nous dit l'auteur au sujet de l'activité qui consiste à tuer des oiseaux? Voici ce qu'il raconte: «À l'automne de ma première année au bord de la batture, renchérisant sur les devoirs de l'hospitalité, j'avais accepté de conduire un ami à la chasse à la sauvagine» (p. 196). Bien. Étonnant, mais honnête. Poursuivons: le chasseur tire, le canard tombe, le Labrador court chercher la victime comme l'homme le lui a imposé, et l'auteur se retrouve avec, entre les mains, le bel oiseau assassiné; il écrit: «Ce que la vie a mis des millions d'années à parfaire, je vais tenter en quelques mots de vous le décrire» (p. 196). Bon. L'oiseau est superbe. Et voilà que notre naturaliste poursuit: «Est-ce le jugement que Jules Renard porta jadis sur les chasseurs («carnassière de ridicules et de sottises») ou le remords, un peu émotif³, je l'avoue, d'avoir abattu⁴ simplement pour le sport un si beau vivant, qui m'ont influencé?

3. C'est moi qui souligne.

4. C'est donc l'auteur qui a tué l'oiseau?

Quoi qu'il en soit, je n'ai plus jamais, depuis ce jour-là, fait feu sur un canard» (p. 197). Alors merci, Jules Renard! Tant mieux! On se met à croire que la chose est réglée, que l'auteur a compris... mais non! Il récidive, indirectement cette fois: il ne pratiquera pas lui-même la chasse, toutefois il écrit: «(...) la chasse qui en certaines circonstances se révèle — ô paradoxe — nécessaire à la vie» (p. 205). L'auteur veut-il par là nous convaincre que le chasseur «collabore» à la santé des troupeaux en réglant leurs rythmes démographiques? Tiens, parlant démographie: nous sommes plus de cinq milliards d'êtres humains sur la planète. J'ai bien envie de lancer une petite chasse à l'*Homo sapiens*, question de collaborer à sa santé démographique... Bon. Soyons sérieux. Mettons tous et toutes à profit notre magnifique cerveau humain, «fleuron de l'Évolution» disent certains, et songeons à des solutions intelligentes. La réintroduction de certains prédateurs (le coyote a envahi les niches écologiques du loup, prédateur toutefois plus spécialisé, parce que ce dernier a été décimé par les chasseurs) et la redistribution d'espèces (on songe, par exemple, à transférer des cerfs de l'île d'Anticosti, où il y en a trop, en Gaspésie, où il n'y en a presque plus) offrent déjà deux embryons de solutions. Une troisième? Oui, bien sûr: un peu plus d'équilibre, démographique et autre, entre les populations animales et les populations humaines. En d'autres temps, une petite Clarinette-canard ou une petite Clarinette humaine? Un jour, il faudra bien se résoudre à choisir... Bref, tout cela pour dire que notre auteur n'a pas à se transformer en personnage obséquieux; les raisons de désavouer la chasse sont tout aussi valables, sinon plus, que les aberrations prônées par les tenants de ce beau «sport» (décidément, je n'ai pas de chance avec les sports!).

Cependant, malgré tout, *Lumière des oiseaux* contient de pures merveilles, de celles-là que seul Pierre Morency

a su nous donner jusqu'à présent. J'en ai pour preuve ce magnifique «Portrait de l'auteur en héron». Quel défi c'eût été de tenir tout le livre à ce niveau-là, à ce cran-là de ciselure littéraire, à cet état de grâce inégalé, me semble-t-il, dans nos Lettres! Deux paragraphes d'une quinzaine de lignes, et c'en est fait de tout ce qu'on aurait pu intelligemment et sensiblement imaginer de commun entre un échassier et un auteur. Avec une écriture précise, clairvoyante, Pierre Morency abolit la scission entre science et écriture, réconcilie l'univers sensible et l'ordre abstrait, offre un même miroir à l'art et à son objet. Rien à retrancher, rien à ajouter. Petit trésor de perfection, de densité, de finesse, cette méditation est à la Nature ce que la métaphysique est à la physique: un complément et un phare. Non, vraiment, il ne faut rien pardonner à ce grand auteur!... Ma loupe glisse vers d'autres chapitres. Elle s'arrête longuement sur les toujours belles et délicates illustrations de Pierre Lussier. Elle s'attarde sur des passages descriptifs: masques d'oiseaux, chants flûtés, expéditions lointaines dans les jungles ou les îles nordiques. Je lis avec bonheur des phrases méditatives, pensées et interrogations de l'observateur patient: «Il se produisit alors un phénomène si étrange que j'hésite encore à le révéler. Quelle altération de la perception fit se distendre ainsi la réalité? Comment notre cerveau en arrive-t-il à fractionner le temps? (...) Si la douceur du Grand Héron est moulée dans son vol, toute sa gravité est dans son cri» (p. 47-48). Et plus loin: «Nous avons tous, chacun de nous, quelques lieux privilégiés pour appréhender le monde, pour juger de notre position sur la planète, pour saisir la ligne de fusion du temps et de l'espace» (p. 87); «Nous sommes en réalité si dépourvus quand vient le temps de dire ce que nous éprouvons face à l'univers. Nous ne savons pas très bien qui nous sommes dans cette organisation dont le secret nous échappe» (p. 114); «Les soudaines apparitions de la

beauté animale, les moments qui délivrent de la torpeur, qui enflamment le pouls et qui font accéder à un surcroît de réalité (...)» (p. 117); «J'eus soudain la poitrine traversée par une chaleur. Un Macareux volait droit dans notre direction» (p. 273); «La mésange dit toujours une solitude qui se mue en vivacité» (p. 186). Et je relis la superbe description du pic flamboyant, description que j'avais d'abord aimée dans la revue *Quatre-Temps*, publiée par le Jardin botanique de Montréal (Hiver 1991, vol. 15, n° 4, «Les deux réveils», p. 18-19).

Tout à la fois multiformes, particuliers et précieux, les oiseaux de Pierre Morency ont acquis, grâce à lui, une existence autre que purement décorative ou uniquement scientifique. Mais si le traité *Lumière des oiseaux* avait été judicieusement épuré de ses scories, de ses écarts de tons, de certains chapitres, de certaines couleurs, de son manque d'indépendance d'esprit, c'est-à-dire de son souci trop poussé de plaire aux lecteurs, quels qu'ils soient, alors la beauté et la portée de ce texte auraient éliminé toute possibilité de tristes étonnements, de mauvaises surprises, d'une certaine déception.